

Extrait de Willowra

La silhouette avançait lentement sous la chaleur déjà accablante du milieu de matinée. Pas à pas, elle se rapprochait de son but : le bosquet d'eucalyptus aperçu une heure plus tôt du haut de la minuscule colline pelée. Au fur et à mesure de sa progression, les détails devenaient visibles : des arbres, une éolienne. Un sourire de satisfaction éclaira le visage buriné par le soleil sous le chapeau en cuir de kangourou planté bas sur le front. Le berger rencontré deux jours plus tôt ne lui avait pas menti. Mues par des années d'habitudes, les mains calleuses repositionnèrent sur son épaule la courroie du swag qui avait légèrement bougé. La transpiration perlait sur le visage et le cou du trimardeur et trempait le haut de la chemise couverte de poussière ocre. Le pantalon en grosse toile qui un jour avait été marron n'était pas en meilleur état. Peu importait, il n'existait pas de trimardeur riche. La richesse d'un trimardeur était sa liberté, parfois chèrement acquise.

Les bottes basses en cuir grossier écrasaient la terre ocre d'un pas régulier. Les yeux bleus couleur de ciel d'hiver vérifièrent une nouvelle fois la direction tout en remarquant les angles incongrus plantés plus bas que l'éolienne. Des bâtiments ! Pas seulement une cabane ou un abri mais un groupe de bâtiments. Son instinct ne l'avait pas trompé lorsqu'il avait repéré ce bosquet d'arbres au loin. Bien sûr, même avant de rencontrer le berger et son troupeau, le trimardeur savait qu'il était sur une station d'élevage rien que par les parcs à moutons qu'il avait aperçus lors de son trajet. Contrairement à ses collègues, la tonte des moutons, même si elle rapportait un bon salaire, ne lui plaisait pas beaucoup mais il n'avait pas toujours eu le choix. Il préférait de loin tout ce qui touchait à l'entretien d'une exploitation. Cette année, il avait décidé de tenter sa chance dans ce coin d'Australie Occidentale bien avant la période de la tonte. Peut-être y avait-il moins de travail par ici mais peut-être aussi moins de concurrence. Après des années à errer sur les chemins et, le plus souvent, en dehors des chemins, il avait envie de se poser un peu. L'âge sans doute ! Le trimardeur sourit de ses pensées. A 29 ans, il n'était pas si vieux mais sept années d'errance vieillissaient rapidement un individu. Il n'avait pas imaginé sa vie ainsi à de son arrivée en Australie. Non, pas ainsi... pas du tout.

L'abolement proche de deux chiens le tira de ses pensées. Il n'avait jamais été du genre à s'apitoyer sur son sort, même s'il fut un temps, juste quelques mois, longtemps auparavant, où l'alcool lui avait servi de refuge. Ignorant le grondement des chiens de berger, le trimardeur se rapprocha de la maison principale du même pas régulier. Il s'étonna que personne ne se manifestât alors qu'il s'arrêtait en haut des trois marches en bois. Le trimardeur enleva son chapeau puis passa la courroie de son swag autour de sa tête avant de le laisser tomber à ses pieds. Les chiens, bien que le surveillant toujours de près, avaient arrêté de grogner ; leur boulot n'était pas de s'occuper des humains mais des moutons. Du revers de la manche, il essuya la sueur de son visage sans prendre garde à la poussière qu'il ajoutait au passage. Le seau d'eau et la louche pendus près de la porte étaient une tentation à laquelle il ne résista pas longtemps. Avec délice, il but goulûment l'eau encore fraîche qui lui coula le long du menton et mouilla le devant de sa chemise. Après s'être versé une louche d'eau sur la nuque, il se redressa pour contempler la cour.

— Semblerait que les patrons ne soient pas là, pas vrai les chiens ? Croyez qu'il y a du boulot pour moi ici ?

Les deux chiens se mirent à remuer la queue de concert au son de la voix claire. Le plus foncé des deux s'assit puis pencha la tête de côté comme pour mieux écouter les propos de l'étranger.

— Peut-être, peut-être pas...

Des yeux, le trimardeur parcourut l'ensemble des bâtiments. Des chevaux dans l'enclos près de l'écurie, une grange, un bâtiment allongé qui pourrait être le dortoir pour les tondeurs, une cabane pour ranger le matériel, certainement, et, plus loin, à l'écart, le hangar à tonte avec ses paddocks, puis le hangar à laine. Autour des ces deux hangars, toute la végétation avait été enlevée pour éviter que les feux de brousse, si courants dans le pays, ne les atteignent. Les draps qui séchaient non loin de la maison attirèrent son regard. Il remit son chapeau sur la tête avant de redescendre les marches et de s'approcher des étendages. Draps, chemises, pantalons, robes... un couple... sans enfant. Des jeunes certainement, quoique ? Il fallait pas mal d'argent pour une propriété pareille,

donc peut-être des vieux avec des enfants adultes. Mais si c'était le cas, quelqu'un serait resté. Tout en continuant d'examiner les lieux, les yeux du trimardeur repèrent un gros tas de bois posé en vrac à côté d'un abri où des bûches étaient soigneusement empilées. Un repas chaud en perspective ? Cuisiné par madame ? Son estomac grommela à cette idée. Il remonta ses manches au-dessus du coude tout en se rapprochant de la hache plantée sur le billot. Il ôta son chapeau pour l'accrocher à une cheville en bois qui dépassait de l'abri. Ce n'était pas la première fois, et certainement pas la dernière, qu'il gagnerait un bon repas à couper du bois. Les muscles saillirent sur ses avant-bras lorsqu'il s'empara de la hache et l'arracha à son support.

Deux heures plus tard, lorsque le trimardeur trempé de sueur replanta la hache sur le billot d'un geste fatigué, il ne restait plus de bois en vrac, tout était bien rangé sous l'abri. Définitivement un bon repas lorsque les patrons seraient rentrés.

La chemise lui collant à la peau, il replanta le chapeau sur sa tête avant d'aller récupérer son swag. Les deux chiens ayant décidé qu'il ne représentait pas une menace dormaient bien tranquillement, à l'ombre de la terrasse en bois, sous la maison. D'un pas lent, tout en continuant d'observer autour de lui, le trimardeur se dirigea vers le bâtiment qu'il pensait être le dortoir. Les dix lits avec leurs vieux matelas repliés et les quelques meubles délabrés lui confirmèrent la fonction du bâtiment. La porte à côté devait mener au réfectoire et à la cuisine. Vide à cette époque de l'année ! pensa-t-il tout en débarrassant de plusieurs coups de chapeau la poussière accumulée sur un des lits avant d'y poser son barda. Ses doigts défirent les boucles qui maintenaient serré le swag roulé. A l'intérieur de celui-ci, les maigres affaires acquises après toutes ces années d'errance, une chemise de rechange à peu près propre, une veste épaisse en cuir de kangourou pour les nuits froides et un fusil. Ce fusil avait une histoire, l'histoire d'une amitié entre deux trimardeurs ; un vieux de la vieille qui aimait trop la boisson mais qui avait encore le cœur assez tendre pour prendre sous son aile un jeune qui ne connaissait rien à rien de cette vie dans les grands espaces australiens. A sa mort, dans un endroit sans nom, le vieux avait laissé à son protégé sa seule possession : un fusil. Ce vieux, il lui devait la vie.

L'idée de pouvoir enfin se laver chassa les souvenirs du trimardeur. Il s'empara de la chemise posée sur le swag, la secoua pour la défroisser un peu, puis, saisissant un morceau de tissu effiloché et une bande de coton roulés à côté de la chemise, ressortit pour se diriger vers le puits. Le bassin rempli d'eau, pompée par l'éolienne, ressemblait à un miracle après les longues traversées de désert. Combien de fois son cœur s'était-il gonflé d'enthousiasme lorsque, au détour d'un canyon, une rivière bordée d'eucalyptus au tronc blanc apparaissait. Quel délice de pouvoir nager !

Vérifiant une nouvelle fois qu'il était bien toujours seul, le trimardeur retira son chapeau qu'il posa sur le bord du bassin, puis sa chemise trempée de sueur, suivie du bandage qui enserrait son torse et de la ceinture qui portait le couteau de chasse et enfin du pantalon. Le corps nu révélé n'avait plus rien de commun avec un corps de trimardeur, sauf les bras et le visage tannés par le soleil tandis que le reste de la peau était blanche. L'eau coula lentement sur ce corps qui, malgré la musculature, restait féminin. Le morceau de tissu effiloché frotta vigoureusement chaque centimètre de la peau blanche. La femme s'empara ensuite du seau rempli d'eau puis le versa lentement sur sa tête, son torse, avant de s'ébrouer tel un jeune chien. Elle essuya rapidement le surplus d'eau. L'air sec avait déjà séché son corps avant même qu'elle ne rattachât son pantalon. D'une main experte, elle positionna la longue bande de coton contre sa poitrine, dissimulant ainsi les légères rondeurs qui, laissées libres, auraient provoqué des questions embarrassantes. Pas que certains hommes n'avaient pas plus de poitrine qu'elle mais ces hommes-là étaient en général gras. La chemise propre termina de dissimuler le corps sec.

Dès qu'elle entendit le bruit du chariot s'arrêter devant la maison, le trimardeur se leva du coin d'ombre où elle faisait la sieste. Si les deux personnes qui descendirent du chariot furent surprises de voir un homme surgir devant elles, elles n'en laissèrent rien paraître.

— Patron, ma'am..., dit-elle en touchant le bord de son chapeau. Jason McKellig, pour vous servir.

— Aaron Sterling, ma femme Margaret. Cherchez des petits boulots dans le coin ?

Le trimardeur hochait la tête avant d'ajouter d'une voix incertaine :

— J'ai coupé et rentré le bois pour être utile en vous attendant, patron, et j'ai plié le linge qui était sec, ma'am.

Au petit bruit de gorge et au regard d'effroi que lui jeta Margaret, le trimardeur s'empressa d'ajouter :

—...après m'être lavé et changé, bien sûr. Je les ai posés sur la table de la cuisine pour ne pas les salir. J'espère que c'est ok pour vous, ma'am ?

La femme se détendit imperceptiblement.

— Bon, si vous voulez tous les deux manger ce soir, il est temps de m'y mettre. Monsieur McKellig ?

— Ma'am ?

— Pourriez-vous aider mon mari à décharger le chariot, cela permettrait que nous mangions de bonne heure.

Même si le trimardeur fut surpris que la demande vînt de la femme, elle acquiesça rapidement. Lorsqu'elle s'approcha de l'homme pour décharger le chariot, elle remarqua ses yeux trop brillants. Le scotch avait dû couler à flot un peu plus tôt dans l'après-midi.

— Patron ?

— Aide-moi avec ces caisses, Jason. Elles vont dans la remise.

Aaron pointa du menton le bâtiment à côté du dortoir avant de s'emparer de la première caisse. Sans un mot, Jason souleva la suivante et prit le même chemin. Moins d'une heure plus tard, tandis que Jason dételaît les chevaux après avoir rangé le chariot dans la grange, Margaret s'approcha d'elle.

— Le repas sera prêt d'ici une demi-heure, monsieur McKellig

Margaret hésita. Au fil des années de nombreux trimardeurs s'étaient arrêtés sur la station d'élevage. Certains étaient de bons travailleurs, d'autres des propres à rien, mais aucun n'avait encore jamais plié le linge sec. Cela l'avait surprise mais sa surprise a été plus grande encore de découvrir que le linge était correctement plié. *Ce trimardeur-là est différent*, pensa-t-elle.

— Préférez-vous manger avec nous dans la maison ou à part, dehors ?

Les yeux bleus intelligents qui se posèrent sur Margaret semblaient sourire, même si les traits du trimardeur restèrent impassibles. L'homme en face d'elle savait, qu'en principe, les aides mangeaient à part, pas avec les patrons, et la question visiblement le surprenait.

— ...la pièce qui sert à loger les saisonniers n'a pas été nettoyée depuis la dernière tonte, tenta de justifier Margaret.

— J'ai nettoyé un peu pour poser mes affaires, ma'am. Je pourrais y manger si vous me donnez un balai pour nettoyer un peu plus...si ce n'est pas trop de dérangement, bien sûr.

— Venez me trouver dès que vous aurez fini ici. Je vous donnerai le nécessaire.

Sans un autre mot, Margaret se détourna pour repartir vers la maison. Ce trimardeur était décidément inhabituel. En général, ce n'étaient pas des as de la propreté ! Son regard se tourna vers le séchoir à linge où pendait une chemise, délavée par les intempéries mais propre. Ce serait peut-être une bonne idée de le garder quelques jours pour effectuer les petits travaux que Aaron reportait toujours...si Jason McKellig était d'accord, bien entendu. Ces trimardeurs étaient tout, sauf fiables. Les tondeurs restaient au moins pour le temps de la tonte mais les trimardeurs arrivaient la plupart du temps hors saison et, lorsque les grands espaces les appelaient, rien ne pouvait les retenir.

De la fenêtre de la cuisine, Maggie observa l'homme mettre les chevaux dans le corral. Dès le premier regard, elle avait remarqué la jeunesse et la finesse de ses traits. La mâchoire carrée et volontaire appartenait à un homme adulte ; pourtant, l'absence de barbe et la voix claire rappelaient un adolescent. Le trimardeur s'approcha de la maison de cette démarche fluide qui pouvait parcourir plus de 40 kilomètres par jour. D'une certaine façon, Maggie admirait ces hommes libres d'aller où ils voulaient même si elle ne leur envoyait pas l'incertitude du lendemain.

Un coup léger contre la porte puis l'homme entra dans la cuisine. Il retira prestement son chapeau.

— Ma'am.

— Le thé est prêt, monsieur McKellig. Servez-vous, dit Maggie en désignant la bouilloire posée sur le poêle à bois. Prenez aussi quelques biscuits pour patienter en attendant le dîner. Une fois que vous aurez terminé, vous trouverez le balai dans le réduit, là-bas. Vous y trouverez aussi des loques

et un seau pour laver le sol si le cœur vous en dit.

Sans se faire prier, Jason versa le thé bien foncé, comme elle l'aimait, dans un des gobelets posés sur la table. Elle ajouta deux sucres avant d'attraper un des biscuits dans le grand pot en porcelaine. La générosité de Margaret la surprenait un peu. D'habitude, les trimardeurs étaient traités par beaucoup comme le rebut de l'humanité, à peine un cran au-dessus des aborigènes. Quoique, par ici, ils devaient constituer une bonne part de la main d'œuvre. Jason mâchait lentement les excellents biscuits afin de cacher sa faim. Son dernier vrai repas remontait à trois jours lorsqu'elle avait tué ce kangourou. Depuis, elle vivait sur les restes de viande fumés à la va vite. La bonne odeur de pain en provenance du four, ajoutée à celle d'un plat mijoté, faisait gargouiller son estomac. Son dernier morceau de pain remontait à...longtemps.

— Le patron est-il là, ma'am ?

— Il se repose, répondit Margaret, visiblement gênée. Si vous avez des questions, vous pouvez me les poser.

— Pas vraiment une question, répliqua Jason en reprenant un biscuit. Je voulais juste savoir si vous vouliez que je nourrisse les chevaux après manger ou si le patron allait s'en occuper.

— Je m'en occuperai. Vous aurez assez à faire avec le dortoir pour le rendre habitable.

Maggie n'avait pas osé dire à l'homme que son mari cuvait son alcool et qu'il risquait de ne pas émerger de la soirée. Etat de chose qui ne faisait qu'empirer au fil des mois. Dès qu'il allait à la ville, Aaron rentrait ivre...lorsqu'il rentrait. Maggie avait vu la situation se dégrader depuis que le médecin avait confirmé qu'elle n'aurait jamais d'enfant. La colère dans le regard de Aaron l'avait fait frémir. Pendant quelques instants, pour la première fois, elle avait eu peur de son mari. Ils avaient tous les deux imaginés leur maison pleine d'enfants qui, en grandissant, pourraient aider Aaron sur la propriété. En apprenant la nouvelle, Maggie s'était repliée sur elle-même et Aaron avait commencé à boire. Pouvait-elle lui en vouloir puisque, d'après le médecin, c'était de sa faute à elle ? La voix douce du trimardeur la tira de ses pensées :

— Si vous permettez, ma'am, je vais maintenant nettoyer un coin dans le dortoir.

Maggie regarda l'homme passer d'un pied sur l'autre. Elle acquiesça. Observant le trimardeur quitter la cuisine le balai à la main, elle soupira. Etait-il mal à l'aise de devoir demander la permission à une femme ? Si c'était le cas, il ne resterait pas longtemps à Willowra lorsqu'il s'apercevrait que Aaron avait renoncé à tout sauf à la bouteille. Heureusement qu'elle avait pu le convaincre d'embaucher des bergers fiables cette année. Mais qu'en serait-il l'année prochaine ? Et surtout qui allait organiser la tonte et négocier le prix de la laine ? Les hommes lui obéiraient-ils ? Chassant ces pensées déprimantes, Maggie souleva le couvercle du pot en fonte pour remuer le ragoût.

La poussière volait à chaque coup de balai malgré les précautions que prenait Jason. Elle soupira. *Ce ne sera pas en une demi-heure que la pièce sera propre mais c'est un début ! Si Aaron me propose plusieurs jours de travail, je nettoierai un peu plus demain. Aaron ou Maggie.* Jason se demanda si la soudaine fatigue de Aaron n'était pas due à un peu trop d'alcool. Si c'était le cas, il ne se lèverait pas de la soirée et aurait la gueule de bois demain. Elle espérait que cela n'arrivât pas trop souvent. Travailler pour des alcooliques était infernal. La tristesse dans les yeux de Maggie lors du thé l'avait embarrassée. Cette petite femme, avec ses yeux d'or, lui avait rappelé Betty, une de ses amies d'enfance. Elle aussi était petite et se tenait droite comme un i pour se grandir au maximum. La ressemblance s'arrêtait là. Betty était blonde et enrobée alors que Margaret était brune et menue.

Jason n'avait pas fini de balayer le tas de poussière dehors qu'elle entendit deux coups de cloche en provenance de la maison. Encore un coup de loque mouillée à passer sur la table du réfectoire et elle se dépêcha vers la cuisine où Margaret l'attendait. D'une main, elle essuya la sueur de son visage, arrangea ses cheveux courts avant de frapper et d'entrer. La gamelle remplie de ragoût la fit presque saliver.

— Ma'am, salua-t-elle en se tournant vers Margaret qui terminait de couper une sorte de gâteau.

— J'ai mis un sac de thé et un sac de sucre en plus du pain. Vous trouverez une bouilloire et de la vaisselle dans un des placards du réfectoire ainsi que des bougies. Le petit déjeuner est à 5h30. Mon

mari vous donnera la liste de vos tâches à ce moment-là.

Sentant qu'il n'y avait rien à ajouter, Jason s'empara de la gamelle contenant le ragoût ainsi que du petit sac en toile posé à côté.

— A demain, ma'am, bonne nuit.

— Bonne nuit, monsieur McKellig.

A peine arrivée dans le réfectoire, Jason posa la gamelle et le sac sur la table avant de s'emparer de ses couverts personnels qu'elle avait préparés à l'avance. Le ragoût de bœuf était un délice qui fondait sur la langue, les patates cuites à point. Après plusieurs bouchées pour casser sa fringale, elle prit le temps de sortir le contenu du sac. Le pain frais, encore chaud, croustilla lorsqu'elle en cassa un morceau avec les mains. Le gâteau, une sorte de cake, serait pour le dessert avec le thé. A ce moment, il serait temps de fouiller pour chercher la bouilloire mais pas avant que ce superbe ragoût ne fût plus qu'un souvenir.

Un dernier morceau de pain pour bien finir d'essuyer le fond de la gamelle et Jason, tout en poussant un soupir de contentement, s'appuya en arrière sur le dossier de sa chaise. Elle pourrait facilement s'habituer à avoir des repas pareils tous les jours, à vivre dans une station d'élevage avec une femme à ses côtés, une femme qui l'aimerait malgré sa différence. Brutalement, envoyant la chaise voler, Jason se leva. Imaginer des choses qui ne seraient jamais ne servait à rien ! Le vieux lui disait toujours qu'un trimardeur ne pouvait pas se permettre d'avoir des rêves, que les rêves brisaient les hommes avec eux. Jason savait que le vieux avait raison, c'était pourquoi elle n'était jamais restée plus de quelques semaines au même endroit ces sept dernières années. Trop de rêves brisés, trop de déceptions sentimentales, trop de trahisons, l'avaient jetée dans le monde dur des trimardeurs, mais elle ne regrettait rien. Elle ouvrit les placards à la recherche de la bouilloire. L'eau mettrait trop de temps à bouillir si elle attendait que le petit poêle où elle venait de démarrer le feu fût suffisamment chaud. Avec une paire de pinces, Jason retira le dessus du poêle et posa directement la bouilloire sur les flammes. Demain, elle commencerait le feu avant le dîner mais, ce soir, le temps avait manqué.

Sa troisième tasse de thé bien noir à la main, Jason alluma la bougie qu'elle avait fixée sur le bougeoir. Elle se dirigea vers les lits aux matelas repliés pour essayer d'en choisir un. Après deux, trois coups de pied dans les montants, elle choisit celui situé le plus loin de la porte encore ouverte qui lui parut le plus solide. S'emparant avec précaution du matelas, elle le tira dehors pour mieux le secouer et vérifier au passage qu'aucune bête n'y était logée. Demain, elle secouerait et vérifierait les autres. Pour ce soir, après ce bon repas copieux, son corps lui signalait sa fatigue. Remettant le matelas sur le lit, elle déroula son swag dessus puis, après avoir fermé la porte et éteint la bougie, s'allongea et s'endormit immédiatement.

Lorsque Maggie entra dans leur chambre, Aaron, couché en travers du lit, ronflait tellement fort qu'elle décida une nouvelle fois d'aller dormir dans la chambre de ses parents. Il était étrange qu'après toutes ces années, ni Aaron, ni elle, n'eût songé à s'installer dans cette chambre, la plus grande des trois. Jeune couple, ils étaient venus habiter chez ses parents à elle, avaient occupé sa chambre à elle et n'en avait pas bougé même lorsque sa mère était décédée six mois après son père. Maggie soupira en pensant à ses parents qui auraient été dévastés de voir leur station d'élevage tant chérie aller à vau-l'eau. Une bonne propriété. Pas la plus riche du comté mais d'un rapport suffisant pour ne manquer de rien. Ses parents avaient même fait installer l'eau courante dans la maison quelques mois avant leur mort. Cela avait provoqué pas mal de bavardages en ville où peu de gens pouvaient s'offrir ce luxe. Il avait fallu poser une nouvelle éolienne mais son père, malgré le coût et malgré les protestations de Aaron, n'avait pas fléchi. Maggie en était heureuse maintenant. Cela lui simplifiait la tâche et surtout lui dégageait du temps libre pour s'occuper des autres travaux que Aaron délaissait.

— J'espère que ce Jason McKellig est aussi bon travailleur que ce qu'il a montré aujourd'hui et surtout que sa fierté est placée ailleurs que dans son pantalon. Si je compte sur Aaron pour lui affecter des tâches, il ne fera rien de la journée...

Tout en passant sa chemise de nuit par dessus ses épaules étroites, Maggie ne put s'empêcher de

repenser à cet homme étrange. *Bel homme, poli, travailleur...mais certainement aussi soiffard que Aaron ! L'avenir me le dira.*